

**L'UNIVERSITÉ MULTIPLE ET L'HÉROÏSME DES FORMES.**  
Variations sur une autonomie infinie.

S. DOUAILLER  
Université de Paris 8

Au sein de remarques publiées dans un recueil collectif intitulé *Démocratie, dans quel état ?*<sup>1</sup>, ou encore dans son introduction à *Les scènes du peuple*<sup>2</sup>, J. Rancière indique que c'est en particulier à l'occasion de pratiques accrochées par des sujets à certains mots que la réalité démocratique se noue. C'est alors peut-être à un enjeu de cette sorte que se prête aujourd'hui le mot d'*autonomie*. *Autonomie* est en effet en ce moment l'un des termes que, dans un champ qui n'a rien à voir avec la démocratie, des puissances économiques et politiques, s'étant à ce sujet concertées à des échelles régionales et mondiales, ont retenu pour le lancer contre diverses manières d'exister des universités afin d'effectuer des prises de pouvoir sur leur devenir et de réaliser à leur égard un ensemble d'intentions en même temps d'ailleurs que d'absences d'intentions. Le geste dépasse certainement la seule question de l'université. Tout indique, par exemple, qu'il agit aussi sous diverses variantes à l'égard de l'hôpital, de la justice, de la culture. Une façon d'en saisir une tendance, hors des épisodes immédiats et tactiques d'une action gouvernementale proche actuellement en France de la caricature, est peut-être de se souvenir du démantèlement qui fut opéré il y a quarante ans de l'ORTF (Office de Radio Télévision Française) pour mettre cet office sur la voie de ce que sont devenus aujourd'hui les médias. Le rappel de ce moment se recommande, pour le cas de l'université, à un double titre. D'un côté, l'image qui est attachée aujourd'hui à ce qu'on appelle l'ex-ORTF (comme on parle par exemple de l'ex-Union soviétique ou de l'ex-Yougoslavie) préfigure peut-être assez précisément ce qui est prévu pour l'université.

---

1 Collectif, *Démocratie, dans quel état ?*, Paris, La Fabrique, 2009.

2 J. Rancière, *Les scènes du peuple*, Bourg en Bresse, Horlieu, 2003.

Cette image, comme on sait, présente ordinairement l'ex-ORTF comme cette institution qui autorisait les ministres du gouvernement à venir contredire et censurer en direct le discours des journalistes et les tenait séparés d'une indépendance dont chacun voyait qu'elle était réclamée au même moment par le métier que l'ORTF était en train d'inventer. La stupéfiante hypocrisie associée à cette image fabriquée qui accompagne une indignation toute rétrospective contre un contrôle prétendument d'un autre temps, lequel ne continue pas moins d'agir aujourd'hui avec une redoutable efficacité sous des formes probablement à peine modifiées, se prémunit simultanément contre toute réelle interrogation et comparaison avec le présent en identifiant l'ex-ORTF à divers souvenirs écrans en noir et blanc d'émissions télévisées présentées par de graves messieurs en costumes, cravates et discours distingués qui auraient été d'une insigne maladresse à transmettre le flux de la vie. Ce double dispositif, qui prétend servir de mémoire, occulte un pan décisif de la véritable situation d'alors : l'existence attestée d'un certain nombre de journalistes, qui, dans les conditions données, avait mené la lutte contre la mainmise du pouvoir d'État, créé des formes d'avenir du travail télévisuel, rendu visibles des pans entiers de la vie. Le dispositif occulte aussi d'un autre côté ce qui rattache réellement le présent à ce moment, à savoir que ces journalistes furent à l'issue des événements de 1968 réprimés sans aucun état d'âme, et que c'est courageusement mais vainement qu'ils entreprirent de protester et d'alerter l'opinion en organisant pendant des jours une ronde autour des bâtiments de l'ORTF appelée *ronde de Jéricho*. C'est aujourd'hui le tour des universités d'organiser des rondes, comme celle qui tourna mille heures place de l'hôtel de ville à Paris ainsi que dans

---

3 Lire L. Hétier, « Journaliste en mai 1968 : du service public au Fait public », dans *Drôle d'époque*, Forum-IRTS de Lorraine, n°2, printemps 1998.

d'autres villes<sup>4</sup>, et le point d'application demeure au fond le même. Il est celui que cherche à enfoncer dans une réalité le mot d'*autonomie* quand il sert à désigner une prise de pouvoir sur une institution liée à l'État pour la livrer à un devenir plus étroitement soumis aux mouvements de capitaux, et, pour ce faire, à décrire cette institution comme un grand corps immobile et coûteux. Et, à cet égard, il ne suffit sans doute pas d'opposer à ces politiques que le corps en question est actif et se meut, et qu'il est, rapporté à ses coûts que tous ceux qui connaissent les universités constatent être en réalité des coûts misérables, extrêmement productif. Il importe tout autant de faire signifier autrement les termes, et, en particulier, celui d'autonomie.

Si on observe au sein de quels propos s'argumente la tendance mise en œuvre, on trouve en particulier un discours à double face sur la démocratie. Sur un premier versant, qui donne lieu à une sorte de savoir distingué, ce discours reprend la question toujours au même point. L'université se serait « démocratisée ». Elle serait devenue une « université de masse ». Et ce serait à partir de cet événement survenu dans son histoire récente, quelles que soient les déterminations longues de son histoire multiséculaire ainsi que les complexités passées et présentes de son existence, que tout ce qui la concernerait s'éclairerait. Cette représentation, terriblement rabâchée et faisant pièce avec des études bien intentionnées qui se consacrent au même moment à redécouvrir inlassablement les inégalités sociales dans l'enseignement supérieur, sert alors de toile de fond à toutes sortes de dénonciations des appropriations réelles que la population étudiante et les familles font des universités. Sur ce deuxième versant, la jeunesse et la population étudiante sont alors accusées de faire de l'institution universitaire une consommation irresponsable ou aveuglée en s'inscrivant en trop grand nombre dans les universités plutôt que dans les filières courtes et dans les apprentissages, et, obéissant à cette

---

4 Voir <http://rondeinfinie.canalblog.com>

occasion à leur seul plaisir qui tournerait à une sorte de caprice, en privilégiant les filières non rentables. Il serait à tous égards délirant<sup>5</sup>, à en croire les esprits qui font cette description de la fréquentation universitaire et qui travaillent alors à entraîner la consommation qu'ils y identifient dans un champ concurrentiel maîtrisé par d'autres forces, de continuer aujourd'hui à laisser s'inscrire tout particulièrement dans les filières universitaires de lettres et de sciences humaines et sociales tous ceux qui le font. Si on empruntait au philosophe Boèce une image qu'il donne du savoir de son temps au Vème siècle dans sa *Consolatio philosophiae*, on pourrait dire que, pour ceux qui expriment ce désir de puissance sur la fréquentation universitaire sous couvert d'un bon sens économique et gestionnaire, les universités seraient redevenues comme ce « vêtement que des mains brutales déchireraient et dont chacun arracherait les lambeaux qu'il pourrait emporter »<sup>6</sup>. À l'idée d'une consommation irresponsable et pour une part aveuglée de l'université, il convient alors d'opposer la réelle *autonomie* des pratiques que la population étudiante fait des universités en les fréquentant. Ces pratiques n'ont de commun avec la représentation d'une consommation guidée par le bon plaisir ou par l'illusion sociologique que le trait de leur effective multiplicité. Et il convient tout aussitôt de diviser cette multiplicité. La comprendre comme celle d'une masse c'est la saisir à partir d'une idée générale qui ne connaît pas ce qu'elle est mais qui se limite à connaître en quoi celui qui s'en fait cette représentation s'en sent

---

5 Le gouvernement français a fait part, au moment des vœux d'inscription en études supérieures exprimés cette année par les futurs étudiants, d'un curieux rêve éveillé qu'il aurait fait, dans lequel la jeunesse étudiante aurait soudainement choisi d'éviter autant que possible de s'inscrire dans les universités, et de sanctionner massivement par ce refus les universités les plus engagées dans la lutte contre les lois qu'il précipite. Ce rêve n'exprime rien d'autre, bien entendu, que le degré de violence que ses sentiments atteignent, dans le contexte, à l'égard des universités.

6 Boèce, *Consolatio philosophiae*, I, 5.

affecté. Comprendre que l'université est devenue moins simplement une université de masse qu'une université multiple, c'est au contraire se tourner vers les idées que la population étudiante élabore au sujet de ce qu'elle fait dans les universités. Elle y calcule des réalités sociales, institutionnelles, subjectives. Elle y enchaîne des projets, des stratégies, des réflexions, qui possèdent une teneur de pensée émancipée des plaisirs immatures qu'on lui prête. On pourrait proposer de nommer cette appropriation réelle, et non pas fantasmagique, des universités, les *usages* qui en sont faits, en chargeant ce mot d'*usage* de la force qui serait la sienne de faire chuter en dernier ressort dans l'illusion les volontés de maîtrise, qui, participant du cadre d'existence d'une chose, s'efforcent de limiter, encadrer, réguler, distribuer, les manières de s'en servir. L'usage fait éclore foncièrement l'autonomie. Dans les moments où Platon ne se contenta pas de penser l'illimité de la foule en recourant à la représentation d'un grand corps animal soumis à des passions aveugles et incontrôlées, par exemple dans le *Phèdre* où il tomba sur cet illimité au moment de considérer le corps littéraire des pensées, il rendit visible – bien que s'efforçant de le conjurer – qu'avec l'avènement de l'écriture commençait une émancipation des choses écrites qui les faisait échapper à ceux que Platon nommait leurs pères et qui croyaient pouvoir se tenir à leur origine. Celles-là rouleraient où elles voudraient. Chacun pourrait en dernier ressort les faire jouer à son idée. Aperçue du point de vue de cette multiplicité, et constituée précisément, sous de nombreux aspects, de choses écrites, l'université présente des départs inéluctablement renaissants d'*autonomies innombrables*.

L'acceptation de ce point implique une deuxième proposition : il y a généralement une illusion, voire une vanité, à vouloir opposer une forme à ses usages. Un penchant constant incline sans doute à le faire. L'université, comme toute forme, a besoin de distinguer la forme qu'elle reconnaît différenciellement être la sienne

d'un ensemble d'autres formes. Elle requiert son auto-affirmation dans la forme par exemple de la science, d'une institution rationnellement et encyclopédiquement organisée de tous les savoirs, d'un complexe industriellement dynamisé de connaissances, d'un réseau transculturel de vérités collectives. La forme universitaire n'existe pas en dehors de telles formes. Quand il lui arrive d'exister sans aucun soutien de ces formes ou d'autres, elle se fait rhétorique morale, bavardage dilettante, technicité vide. Mais les formes savantes, qui possèdent une tradition irréductible ainsi qu'une histoire dans l'université, ne sont pas ses formes d'existence. Ses formes d'existence sont celles qui se configurent en relation avec les usages qui sont faits de ses formes savantes, et ces formes d'existence doivent, afin que l'université soit pensée dans l'intégralité de son extension, être prises en compte toutes en tant que toutes rétro-agissent sur ce qu'université signifie. Les usages qui sont faits des formes savantes de l'université configurent en ce sens une multiplicité à nouveau innombrable de la forme-université. Ils définissent comme forme-université des formes d'existence, qui, dans l'antiquité, ne la limitent pas à l'Académie de Platon, l'École d'Aristote ou la Bibliothèque d'Alexandrie mais incluent sur tout un pourtour méditerranéen les inventions communautaires et les prédications errantes des sectes. Ce sont ces usages qui y intègrent au cours des siècles historiques des formes proliférantes dans lesquelles il conviendrait de ranger au hasard les écrits de prison de Boèce, de Thomas More ou de Toni Negri, la correspondance de Descartes avec la princesse Elisabeth, le séminaire de Tübingen et les *Considérations inactuelles* de Nietzsche, l'université expérimentale de Vincennes et les lectures à Tarnac de Julien Coupat. C'est cette prolifération en excès qui détermine en dernière instance, et la forme savante, et la forme de vie, de l'université, et il n'est pas concevable de croire simplement que ces formes sont en concurrence. Elles sont, de façon plus ou moins tendue, en rivalité, en

compétition, en lutte les unes avec les autres. Cette lutte se déploie sur des plans politiques, et en invente. Autrement dit elles mobilisent d'autres formes de l'existence sociale et collective, soutiennent certaines d'entre elles contre d'autres, engendrent des configurations impures, produisent des symboliques obscures.

Dans l'encyclopédie de l'usage proliférant des choses écrites on pourrait s'arrêter sur Walter Benjamin. Il n'illustre pas seulement, avec beaucoup d'autres, le cas d'un travail savant appelé à une longue postérité universitaire que la forme-université commença dans un premier temps par refuser. Mais son exemple éclaire aussi, dans des conflits qui l'opposèrent à Th. Adorno et à l'*Institut für Sozialforschung* qui l'employait, plusieurs des enjeux introduits par l'institution d'une forme et la question de son autonomie. L'une des orientations défendues par l'*Institut für Sozialforschung*, et plus particulièrement par Th. Adorno face à Walter Benjamin tel que le travail de relecture effectué par B. Tackels des versions successives de l'essai sur *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* permet notamment de le reconstituer, fut certainement de confier à une autonomie artistique radicale de la forme la double tâche de préserver les chances d'une culture supérieure et de rapports sociaux plus libres. La force de cette position fut celle de son orientation simultanément critique. Tout en formulant des attentes élevées à l'égard des œuvres, elle sut se tenir entièrement séparée du discours passéiste déplorant la perte d'*aura* du monde classique. Elle s'engagea dans la révolte contre l'apparence par laquelle la modernité entreprit de dénoncer la fausse conciliation avec les choses naturelles et la vraie domination des hommes opérées par l'art classique. Elle fit sienne la scission requise pour une vie libérée et identifia dans l'autonomie de l'œuvre d'art la promesse de toutes les soustractions effectuelles à l'égard des causalités agissant au sein de l'ordre technologiquement et idéologiquement formé du monde. Dans cette tâche, les formes propres à

l'art autonome se voit attribuer la double fonction de résister aux consommations de masse dont la magie aliénante enferme les sujets dans la réalité réifiée et ensorcelée, et de montrer pour les révolutions à venir le chemin maintenu d'une émancipation. Cette version de la théorie esthétique adornienne à laquelle son auteur parvenait en 1936 au moment où W. Benjamin rédigeait de son côté son essai a pour limite visible de s'abstenir à son tour de diviser l'idée de masse. Elle trouve au contraire un appui dans la représentation uniformisante d'une masse subjuguée alternativement soumise aux énergies des idéologies fusionnelles et aux plaisirs de ses consommations privées. L'hypothèse de la masse assujettie confirme par contraste la revendication d'héroïsme de la forme autonome. Elle légitime l'autorité avec laquelle celle-là se présente. Elle promet dialectiquement le renversement le plus complet possible de l'état des choses. Elle contribue, dans l'attente de ce moment, à faire paraître comme chance la plus raisonnable de sauver quelque chose la séparation dans laquelle la forme se préserve et se tient à l'abri des déterminations et pressions sociales. Or c'est une autre voie que W. Benjamin paraît avoir voulu explorer dans son essai sur *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* dont l'un des traits décisifs est peut-être de montrer un déplacement possible du problème par rapport à un paradigme modelé sur les tensions supposées entre les œuvres d'art et la masse en même temps qu'entre la grandeur des premières et la chute infinie dans la banalité de la deuxième. Ce déplacement permet, semble-t-il, de concevoir une autre construction de l'autorité que celle qui identifie dans l'autonomie une résistance à l'hétéronomie de la masse en multipliant des traits formels de séparation. La forme, en effet, rend visible à la fois elle-même et des manières de former, de voir, de dire, de penser. Elle s'expose en même temps qu'elle expose un jeu qui l'habite. S'instruire de cette forme est s'instruire du jeu qu'elle joue mais aussi de toutes les règles déjà jouées ou

imprévisibles qu'elle autorise. Jouer de manière autonome le jeu des formes – et cela semble valoir de toute forme et donc aussi bien des formes universitaires – ne se limite pas alors à se soumettre à une exigence d'autonomie telle qu'elle reconnaîtrait sa réalisation exemplaire dans l'intransitivité résistante de l'œuvre d'art ou dans quelques autres modes de la séparation, mais opérer une diversité d'enchaînements prescrits par la forme selon les propriétés variables des sujets quels qu'ils soient qui la mettent en œuvre. Les propriétés de ces sujets forment véritablement une foule cosmopolite. Les aventures qu'elles font effectuer à la forme sont innombrables. Elles induisent une multiplicité de jeux, d'usages, de communautés et de sociabilités spécifiques. Elles jettent, enfin, le trait de la multiplicité sur l'autorité elle-même dans laquelle la forme se tient et se sépare de ses usages inconsistants. Non plus partageable seulement entre les puissances qui se porteraient candidates à la contraindre et son autonomie intrinsèque, celle-là se révèle être plutôt l'autorité que n'importe quel sujet anonyme lui prête le temps d'en faire usage en décidant d'en faire un support pour son instruction. Dans ces jeux, l'université est à la fois elle-même, dans sa forme, et hors d'elle-même, dans un espace d'autonomies infinies.

S. DOUAILLER  
Université de Paris 8